



Bivouaquer avec Arthur Buies en Sicile La formation affective et intellectuelle d'un « Rouge » (1840-1862)

Bivouacqing with Arthur Buies in Sicily The affective and intellectual formation of a 'rouge' (1840-1862)

Yvan Lamonde

Numéro 65, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007774ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007774ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamonde, Y. (2011). Bivouaquer avec Arthur Buies en Sicile : la formation affective et intellectuelle d'un « Rouge » (1840-1862). *Les Cahiers des dix*, (65), 141-157. <https://doi.org/10.7202/1007774ar>

Résumé de l'article

La correspondance d'Arthur Buies, les souvenirs de son compagnon de campagne en Sicile avec Garibaldi et un texte sur Garibaldi permettent d'explorer la formation affective et intellectuelle de l'homme, de 1840, année de sa naissance, à 1862, date de son retour au Canada et du début de sa carrière de conférencier à l'Institut canadien de Montréal et d'écrivain. La jeunesse de Buies, sa dérangeante expérience familiale et paternelle, sa bohème à Paris, sa participation haute en couleurs à la marche des Mille servent ici à comprendre la formation de l'esprit d'indépendance et du sens de la liberté chez ce « Rouge » avant qu'il n'entame sa carrière bas-canadienne.

Bivouaquer avec Arthur Buies en Sicile

La formation affective et intellectuelle
d'un « Rouge » (1840-1862)

PAR YVAN LAMONDE

Une documentation plutôt exceptionnelle permet d'ajouter à la compréhension de la formation d'individualités québécoises fortes comme Louis-Joseph Papineau, Louis-Antoine Dessaulles ou Paul-Émile Borduas. Elle permet de mieux voir comment se constitue une « tête forte » comme celle d'Arthur Buies que des contemporains ont retrouvé dans le personnage télévisuel créé par Claude-Henri Grignon et interprété par Paul Dupuis. La possibilité de scruter l'enfance et l'adolescence de Buies indique les sources d'un « moi » qui se construit de manière inédite et déterminée.

Buies naît le 24 janvier 1840, avec l'Union. Il aura seize ans lorsqu'il quittera le Bas-Canada, vingt ans lorsqu'il y reviendra. Entretemps, il est, à un an, laissé à ses grand-tantes Drapeau, seigneuresse de Rimouski¹, alors que ses parents s'installent en Guyanne britannique. La fonction de maître de poste est-elle à ce

1. Louise-Angèle Drapeau, célibataire, et Luce-Gertrude Drapeau-Casault, veuve du notaire Thomas Casault. Je suis redevable pour tout l'appareil critique – édition de textes et de la correspondance, bibliographie et chronologie – au travail de Francis Parmentier : A. BUIES, *Chroniques I*, édition critique par F. Parmentier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal [PUM], 1986. La majorité des œuvres publiées dans la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » sont maintenant en ligne sur le site des PUM et de Bibliothèque et Archives nationales du Québec ; c'est le cas des *Chroniques*.

point attrayante qu'elle puisse décider William Buie (1805- 1865), d'origine écossaise, à partir ? Avait-il déjà fait fortune dans le milieu bancaire ? Les travaux non publiés du regretté Roger Le Moine suggèrent une explication inédite qui a à voir avec le meurtre d'Achille Taché par le docteur Holmes dont Anne Hébert a tiré son roman *Kamouraska* et dont les archives du procès se trouvent au Centre de Québec de BANQ². Les événements et l'enquête auraient eu un profond retentissement sur la famille de la sœur de la mère de Buies, Joséphine d'Estimauville et c'est cette situation intenable en milieu bourgeois qui aurait incité William Buie à éloigner sa femme et ses enfants du Bas-Canada. Acharnement du destin : sa mère, Léocadie d'Estimauville, née le 13 mars 1811, décède, victime des fièvres, le 29 avril 1842, à l'âge de 31 ans. Elle descendait des Drapeau par sa mère.



Le jeune Arthur Buies
<http://www.sceptiques.qc.ca/activites/conferences/septembre-2008>

Buies est dès lors orphelin de mère et le père est absent. Il est élevé au milieu de femmes âgées, figure d'autorité paradoxale en l'absence de figure parentale. De treize à seize ans, l'éducation formelle le rebute : de 1853 à 1856, il « fait » trois collèges. À 15 ans, il a appris à se connaître, à parler au « je » et à trouver des mots : il écrit à son cousin, Ulric-Joseph Tessier : « mon existence n'a été qu'un tissu d'infortunes et de malheurs malgré des moments de folle gaieté qui me survenaient de temps à autre ». Ces infortunes l'ont fait : « je suis porté à la mélancolie » et « j'ai l'âme sensible³ ».

En janvier 1856, son père le fait venir en Guyane. Celui-ci est remarié et il a trois enfants d'un deuxième lit. Le père offre à son fils allergique aux collèges l'occasion d'aller étudier à Dublin, à Trinity College. À compter de juillet, le fils voyage en Irlande, en Écosse et en Angleterre, mais refuse Trinity. Sans en informer son père, Buies part pour Paris où il s'installe en janvier 1857.

2. Renseignements fournis par Louise Cantin qui fut l'épouse de Roger Le Moine, sociétaire des Dix de 1988 à son décès en 2004.
3. A. BUIES à U.-J. Tessier, 1^{er} juillet 1855, A. BUIES, *Correspondance (1855-1901)* [dorénavant *Correspondance*], édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier, Montréal, Guérin, « Littérature », 1993, p. 23.

Paris plutôt que Dublin

La décision de Buies est vite perçue comme une révolte contre le père ; sa grand-tante lui écrit : « Et est-il possible que tu t'obstines à ne plus reconnaître le pouvoir de ton père sur toi et crois-tu que moi je veuille participer à cette révolte ? ». Elle n'entend pas venir à son aide pour qu'il demeure dans « un lieu de perdition et funeste aux mœurs d'un jeune homme [à] Paris⁴ ». La grand-tante a alerté son cousin, le supérieur du Séminaire de Québec, Louis-Jacques Casault, qui contacte un confrère, l'abbé Thomas-Étienne Hamel, alors aux études à l'École des Carmes, à Paris : « Il faut vous faire connaître que Buie est un écervelé que ma tante a renvoyé à son père, parce qu'elle ne savait plus qu'en faire ici. Son père l'a envoyé à Dublin, avec un ordre à son agent de lui livrer cent vingt cinq livres par année ; mais notre fou, ne se plaisant pas à Dublin a pris le parti de s'en aller à Paris sans consulter son père, à qui même, au lieu d'excuses, il a écrit des injures !⁵ ». L'abbé Hamel n'a pas encore reçu cette lettre qu'il informe son supérieur que Buies a brodé à l'écrivain Adolphe de Puibusque, ami de Canadiens, une histoire pour lui soutirer quelques francs⁶. Hamel suit son jeune concitoyen de près et se fait l'écho de « raisons secrètes » : Buies « est résolu, coûte que coûte, à rester à Paris, dût-il y mourir de faim. Il dit avoir des raisons secrètes et irrécusables d'agir comme il l'a fait et comme il le fait⁷ ».

L'abbé Hamel reste le contact entre Buies et sa famille bas-canadienne ; pour éviter d'autres inquiétudes aux grand-tantes, il tente de réconcilier le fils avec son père. C'est peine perdue :

Maintenant il y a une condition que je n'ai pu obtenir : c'est la réconciliation avec son père. Je ne sais pas ce qu'il a découvert sur l'histoire intime de ce dernier, mais il me dit qu'il ne veut plus en entendre parler, qu'il rougit de l'avoir comme père, que les doutes qu'avait Madame Casault elle-même sont fondés, qu'il a la certitude de certains faits que j'ignore et qu'il a tout écrit dernièrement à Madame Casault, qui, maintenant sans doute approuve sa conduite.

Quels peuvent bien être ces doutes fondés ? Ils ne semblent pas concerner les naissances de Victoria et d'Arthur, toutes deux légitimes quant aux dates. S'agirait-il de désaccords religieux liés à l'éducation éventuelle des enfants ? Le mariage a eu lieu à Sorel, mais Francis Parmentier ne précise pas à quelle église. Or comme le père pouvait être protestant, le mariage a pu avoir lieu à Christ

4. L.-G. DRAPEAU-CASULT à A. Buies, 11 avril 1857, *ibidem*, p. 29-30.

5. L.-J. CASUALT à T.-É. Hamel, 11 avril 1857, *ibid.*, p. 31.

6. HAMEL à Casault, 16 avril 1857, *ibid.*, p. 32.

7. HAMEL à Casault, 23 avril 1857, *ibid.*

Church, église anglicane de cette ville dont la population est partiellement loyaliste. Autre considération religieuse : le père est absent au baptême d'Arthur qui a lieu à l'église Notre-Dame de Montréal, sa signature n'apparaît pas au registre d'état civil. Pourquoi ? Absence délibérée ou circonstancielle ? William Buie propose par contre à son fils d'aller étudier dans un milieu anglophone, mais catholique.

L'explication se trouverait-elle dans les circonstances et causes du décès de la mère en Guyanne, à l'âge de 31 ans ? Celle-ci aurait-elle mal accepté le départ et l'abandon des enfants aux grand-tantes ? Y aurait-il eu un geste irréparable en Guyanne ? La mère aurait-elle eu difficulté à supporter l'isolement, sans ses enfants, avec peut-être un mari d'un certain type ? Le silence de la recherche est là-dessus complet, pour le moment⁸.

Buies ne parle guère de ce qu'une visite à son père lui a véritablement appris au début de 1856. Il en a écrit à sa grand-tante Drapeau-Casault, mais cette lettre ne semble pas avoir été conservée, si elle a existé. Chose certaine, les liens matériels sont rompus entre le fils et le père. Quant au lien symbolique, le défi est de le retracer dans la vie ultérieure du fils.

À compter de ce moment, c'est la filiation « française » et non plus la filiation familiale qui devient la préoccupation des correspondants. Conscient d'être livré à son propre destin et de devoir jouer les cartes qu'il pense être les siennes à 17 ans, Buies entend rester à Paris. L'abbé Hamel écrit : « Il me paraît être sous l'influence d'une exaltation considérable à cet égard : il a foi en son étoile ; tout lui dit qu'il fera quelque chose à Paris, qu'il réussira⁹ ».

Buies a déjà pris la mesure de son voyage personnel fait sous un « soleil voilé » ; il écrit à sa sœur Victoria : « Oui, Victoria, je suis ce jeune marin qui, ayant quitté le foyer de ses pères dans un jour néfaste a toujours vu le soleil voilé dans sa longue route à travers le monde¹⁰ ».

Dorénavant, la correspondance conservée est la narration des appréhensions des agents de la famille à Paris. L'abbé Hamel anticipe les effets de cette ville sur le jeune Buies : « Je suis persuadé que Maître Buie, s'il ne fait pas plus tard le malheur du Canada, au moins y travaillera activement ; il sera un des plus rudes fléaux de la société canadienne ». Paris risque de former ainsi le futur Canadien : « Buie a des avantages extérieurs, beaucoup d'imagination et il écrira bien ; il a bonne mine et fera certainement un orateur agréable ; enfin il viendra de Paris avec un petit titre, et avec un fatras d'érudition de nos orateurs politiques. Avec

8. Une piste évidente : les archives catholiques ou judiciaires de la Guyanne britannique.

9. ABBÉ T.-É. HAMEL à l'abbé Casault, 7 mai 1857, [*Correspondance*], *op. cit.*, p. 34.

10. A. BUIES à sa sœur Victoria, 15 septembre 1857, *ibidem*, p. 37.

tout cela et le prestige qui s'attache chez nous à tout ce qui vient de Paris, Buie fera certainement son chemin ». L'abbé ne voit qu'un moyen de « mâter » ce « chétif chenapan » : « le ramener brusquement en Canada. Réduit à sa valeur personnelle, il pourrait être dangereux au même titre que Aurèle Plamondon, Huot &, mais pas plus ; tandis que si on le laisse acquérir le moindre titre en France, il en aura une importance considérable. De plus il prend ici des idées, et il sait fort bien les choisir les plus perverses : éducation enlevée au clergé, point de religion, principes anti-sociaux, etc.¹¹ ».

Un nouveau défi se pose à l'abbé, celui de lui trouver un nouveau correspondant, laïque cette fois, « car Arthur n'aime pas les ecclésiastiques¹² ». Ce sera le libraire catholique Jouby de Paris, avec lequel des collèges du Bas-Canada font affaires pour l'importation de livres et de manuels. Jouby informe donc l'abbé Hamel qui informe la famille au pays. Le libraire catholique apprend à connaître le jeune étudiant, qui est d'ailleurs renvoyé du lycée Saint-Louis : « C'est un garçon qui veut user de la vie à sa façon et par conséquent de cette vie perdue, des $\frac{3}{4}$ des jeunes gens¹³ ». Il est rapidement d'avis que « moins il restera en France et mieux cela vaudra pour lui¹⁴ ». En mai 1860 après un nouvel échec au baccalauréat, Buies quitte Paris pour Palaiseau, près de Versailles, question de s'éloigner de ses créanciers et d'essayer de donner des cours de latin et d'anglais pour se faire quelque pécule.

Partir plus loin, descendre en Sicile rejoindre Garibaldi

Après son nouvel échec scolaire et l'amorce d'un sérieux endettement, il faut partir plus loin, trouver quelque chose, mieux quelque cause. Le libraire catholique apprend la nouvelle le 31 mai 1860 : « Je suis encore sous l'impression pénible de son départ de Paris pour aller rejoindre Garibaldi en Sicile, il ne peut plus vivre dit-il à Paris, où il ne peut faire que des dettes, et trouve plus avantageux d'aller se faire tuer là, que de se suicider ici [...] ». Le correspondant de l'abbé Hamel se risque à une explication du comportement du jeune Buies :

Il y a du bon chez lui, il n'est pas méchant de cœur, mais il a une faiblesse à l'entraînement qui anéantit les bonnes résolutions, et a vécu trop en dehors de la famille et des affections de familles, livré à lui-même avec son caractère, il se laisse entraîner par le flot sans le moindre effort de résistance, et il est à craindre qu'il n'aille ainsi jusqu'à l'engloutissement.

11. T.-É. HAMEL à L.-J. Casault, 14 janvier 1858, *ibid.*, p. 42.

12. T.-É. HAMEL à madame Drapeau-Casault, 30 mai 1858, *ibid.*, p. 51

13. JOUBY à l'abbé T.-É. Hamel, 28 juillet 1859, *ibid.*, p. 57.

14. JOUBY à l'abbé T.-É. Hamel, 4 décembre 1859, *ibid.*, p. 60.



Giuseppe Garibaldi
 (http://web.tiscali.it/primarysch_sonnino/ipertesto/produzione/garibald.jpg)

Mais le libraire catholique sait de quoi retourne cette campagne de Garibaldi et des libéraux italiens qui cherchent à faire « leur » unité de l'Italie : « Si ces gredins de Garibaldiens triomphaient, ils reviendraient sur Rome et vous savez pourquoi¹⁵ ».

Un mois plus tard, Jouby a reçu « de ses nouvelles, il est bien au camp de Garibaldi, 2^e compagnie des volontaires, il me disait attendre avec impatience le moment d'une bataille, il me disait aussi que Naples n'était pas leur but, qu'il leur faudrait aussi la Vénétie et Rome, il paraît enchanté, il croit que son avenir est là, le pauvre garçon, je crois qu'il faut le plaindre¹⁶ ».

Garibaldi est alors entré en Sicile le 6 mai et les batailles ayant essaimé les troupes, le besoin de volontaires devient urgent. Buies avait écrit le 20 mai à un agent de recrutement, Carlo Michele Buscalioni, et il passe par Turin pour s'engager sous son nom, mais tout en donnant Paris comme lieu de naissance¹⁷. Il fait alors partie des centaines de volontaires qui, de Turin ou de Gênes, se dirigent vers la Sicile¹⁸.

On dispose pour suivre Buies en Sicile des souvenirs d'un Français qui le rencontre à son arrivée. Peintre « un peu las des académies et des brasseries parisiennes », républicain et futur anti-esclavagiste avec les nordistes aux États-Unis, Ulric de Fonvielle (1833-1911) est surtout connu comme témoin du journaliste Paschal Grousset qui avait provoqué Pierre-Napoléon Bonaparte, fils de Lucien Bonaparte et cousin de Napoléon III. Le 10 janvier 1870, P.-N. Bonaparte avait tiré sur l'autre témoin de Grousset, Victor Noir, qui était décédé des suites de ce geste¹⁹.

15. JOUBY à l'abbé T.-É. Hamel, 31 mai 1860, *ibid.*, p. 62.

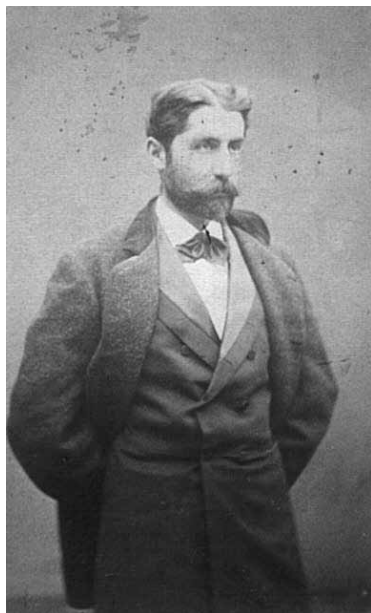
16. JOUBY à l'abbé T.-É. Hamel, 30 juin 1860, *ibid.*, p. 63.

17. MATTEO SANFILIPPO, « Fuggitivi e avventurieri : volontari nord-americani tra Garibaldi e Pio IX. Una proposta di ricerca », *Ricerche di Storia Politica* 1, mars 2007, p. 67-78 ; aussi disponible en ligne en demandant le titre de l'article.

18. FERDINAND BOYER, « Les volontaires français avec Garibaldi en 1860 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, VII, 2, avril-juin 1960, p. 123-148.

19. Voir www.assembleenationale.fr (base de données des anciens députés, « Pierre-Napoléon Bonaparte »).

De Fonvielle présente d'abord Buies comme un « jeune étudiant français » récemment débarqué du vaisseau *Washington* et qui « profitait de ses vacances pour faire un petit voyage de plaisir en France » ! Les deux deviennent inséparables et commencent leur périple à Alcamo, près de Palerme²⁰.



Paschal Grousset
(<http://brautdurand.net/pgrousset.htm>)



Ulrich de Fonvielle (Archives du Cimetière du Père-Lachaise) http://www.appl-lachaise.net/appl/article.php3?id_article=2369

Le récit de Fonvielle met en évidence quatre facettes de la personnalité de Buies qui a alors 20 ans : son goût pour la bombance de nourriture et de vin, sa propension à la séduction, son anticléricalisme et ses comportements de garibaldien. Il faut d'entrée de jeu imaginer l'armée de Garibaldi comme une armée peu classique, sans trop de moyens et dont les soldats doivent vivre et survivre souvent par leurs propres moyens. Près de Cefalu et San Stephano,

20. L'ouvrage de ULRIC DE FONVIELLE, *Souvenirs d'une chemise rouge*, préface de Clément Duvernois, Paris, E. Dentu, éditeur, 1861 (copie : Widener Library à Harvard et copie en ligne à partir de grands moteurs de recherche) est mentionné par F. Parmentier dans son édition de la *Correspondance* (p. 63, note 21) sans qu'il n'exploite ces souvenirs. Je ferai dorénavant référence à ces *Souvenirs* en en donnant la pagination entre parenthèses.

bombance et séduction donnent le ton de scènes que connaissent volontaires et soldats :

Nous trouvâmes Buies installé sur le devant d'une porte ; il dégustait un plat énorme de macaroni, tout en vidant une cartouche de vin. Nous lui racontâmes notre bonne fortune - Bon Dieu ! S'écria-t-il avec un accent d'admiration. Tant de belles filles ! Et je ne serais pas de la fête ! Oh ! Non, plutôt la mort ! Dit-il en achevant son macaroni à la hâte et en s'accrochant après nous. Je ne vous quitte plus !

En effet, bon gré, mal gré, il fallut le mener avec nous et le présenter. Chemin faisant, il époussetait de son mieux ses souliers, lissait ses cheveux, boutonnait son habit et, croyant produire un grand effet, se campait en conquérant, la main fièrement appuyée sur sa baïonnette, qu'il portait à la ceinture.

Nous passâmes la soirée gaiement, et Buies, qui était devenu fou amoureux de tout le monde, se dandinait sur sa chaise, désespéré de ne pouvoir débiter les galanteries qu'il me communiquait, et qui certes, eussent fait rougir bien des fois notre gracieux auditoire s'il les avait entendues. Notre camarade se vengeant de son peu de succès sur les biscuits et le vin de Marsala qui circulaient à profusion, ses discours devinrent de plus en plus incohérents, ses yeux s'animèrent, ses gestes se multiplièrent. Il était à craindre que son admiration enthousiaste n'allât trop loin ; aussi fûmes-nous enchantés lorsque nous vîmes lever la séance par ces dames [...] (86-87)

Il fallut décider Buies à retourner à la caserne ; ce ne fut pas sans peine, car il était monté à un tel diapason, l'amour et le vin troublaient si fort ses sens, qu'il voulait se livrer à toutes les folies inimaginables ; nous le mîmes pourtant dehors [...] » (87)

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par notre indiscret étudiant ; il venait voir l'effet produit la veille. Forts mécontents d'être dérangés de si bonne heure, nous le reçûmes très-mal et lui dîmes qu'il s'était conduit d'une façon extravagante, qui n'avait pas fait honneur à la Faculté, et que nous ne le présenterions plus jamais dans le monde. Le pauvre garçon s'en fut désolé comme si le recteur venait de lui supprimer une inscription » (87).

Ces fameux volontaires de Garibaldi ressemblent, de l'avis même de Fonvielle, à des « mendiants bandits » :

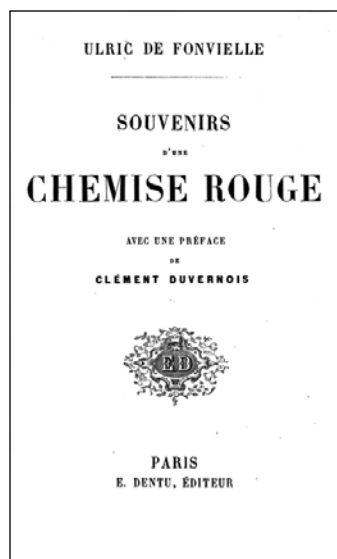
Nos visages cuivrés par le soleil, nos allures guerrières, nos armes portées avec une négligence et une désinvolture martiale, tout cela se groupait dans un désordre, un pêle-mêle, qui à chaque pas formaient des tableaux, des scènes d'un caractère incroyable, comme il est difficile d'en rêver. Nous commençons fièrement à ressembler à des mendiants bandits.

Près de Patti et Barcelona, la bombance fut d'un autre ordre : Buies prépara un « un assez piètre déjeuner [...] avec des tomates et du lard (96-97).

À Méri, les comparses se joignent à un capucin garibaldien pour fêter ; ils s'installent même dans le lit de l'aubergiste. Au lever, Buies y va d'un « Viva l'Italia ! » qui ne paie guère l'aubergiste de sa peine, lui qui en « avait assez de l'Italie et de ses libérateurs » (108).

Le lendemain, toujours près de Méri, les amis cherchent à nouveau fortune dans une église transformée en magasin général : « En voyant ces pyramides de pain, ces énormes quartiers de viande, ces monceaux de jambon, empilés sur des barils d'une rotondité fort respectable, Buies respira bruyamment : c'était chez lui le signe d'une émotion vive » (121). Un concitoyen de Fonvielle « étala devant nous de la charcuterie, du fromage et des fruits, pendant que dans un coin grillaient des biftecks, dont le parfum me fit abandonner mes réflexions sur le néant des choses humaines ». Leur amphitryon se nomme Allègre : « Aussi Buies, dont la position sociale était d'être toujours affamé, considérait-il Allègre comme un demi-dieu bienfaisant » (121-122). La guerre n'est pourtant jamais bien loin ; Allègre montre à Fonvielle l'entrée d'un caveau où l'on a jeté les morts de la veille : « Voilà comment on écrit l'histoire, me dit alors Allègre, m'aidant à remettre la pierre. Croyez aux bulletins des généraux ! ». Buies qui écoute le récit sans s'être dérangé de son dîner : « Bah ! On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! » (123).

Il semble bien que Buies ait été « monté » plus souvent qu'à son tour. De Fonvielle rencontre Buies et leur nouveau camarade, Allègre, qui se livrent « à une promenade sentimentale en combinant les plans les plus extravagants du monde pour trouver un déjeuner ». Après « une nuit orageuse », Buies entre dans une maison croyant joindre un festin : « mais point : des volontaires ivres s'étaient installés de vive force, malgré les propriétaires. Sous prétexte de



Page de titre de la première édition des *Souvenirs d'une chemise rouge* d'Ulrich de Fonvielle.

http://books.google.ca/books?id=vZHExu-96Y0C&printsec=frontcover&dq=Fonvielle+souvenirs+d'une+chemise+rouge&source=bl&ots=skMR8GRn0w&sig=KNRJj7K2t_FC67rpBI2JDh3O2Ak&hl=fr&ei=spYBTfStD8OBI Aez9JyCCA&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CBkQ6AEwAA#v=onepage&q&f=false

découvrir des futailles de vin, les envahisseurs fouillaient tout, brisant les carreaux et les meubles, ignorant, ou plutôt oubliant, les insensés, qu'ils se rendaient coupables du crime de pillage, délit pour lequel Garibaldi se montrait impitoyable ». Buies y est à peine entré qu'une patrouille fait irruption. Il réussit à se sortir du guépier affirmant à l'officier qu'il était entré dans la maison pour établir l'ordre.

Quelques instants après, il rencontra Allègre, qui le conduisit dans une maison où à force de génie fut confectionné un repas digne d'Apicius. Si l'on mangea bien, on but mieux encore, et le pauvre Buies vida tant de cartouches de vin, qu'au sortir de la table il prétendit escalader lui-même le fort, et qu'il démontra à Allègre qu'un Français n'avait que faire de tant de soldats pour prendre une bicoque. « Une échelle et une trique, et c'en est assez », criait notre vaillant [...]. Montés à ce point, les deux amis se mirent en route pour réaliser ce beau projet, s'enhardissant par leurs cris et ameutant la population par des chants patriotiques. Heureusement qu'ils se heurtèrent à une barricade gardée par des soldats de notre compagnie, qui, sages comme des gens à jeun, les arrêtaient, les calmèrent et les étendirent sur une couverture, où nos deux héros se consolèrent dans un lourd sommeil de n'avoir pu se couvrir d'une gloire immortelle (164-165).

Ces valeureux mendiants bandits ne manquent pas de voir des « pastèques » dans un champ, sur la route de Messine :

Pour ma part, j'avais cueilli un énorme cucurbitacée, sous le poids duquel je sentais mes épaules plier ; je marchais courbé ainsi qu'Atlas portant le monde. Ne voulant pas gaspiller mon trésor, je me contentai pour le moment d'un morceau que m'offrit Buies ; mais, lorsqu'il me fut impossible d'aller plus loin, j'éventrai mon précieux fardeau. Quelle ne fut pas ma déception ! Je mettais donné tant de mal, pour n'apporter qu'une vulgaire citrouille ; je la jetai à terre avec dépit au bruit des éclats de rire et des quolibets, qui ne me furent pas épargnés en cette occasion par mes camarades, et surtout par Buies, qui se pâmait de ma maladresse et de ma méprise (177).

Messine semble avoir été le lieu de hauts faits. De Fonvielle trouve Allègre et Buies dans une boutique, « en compagnie d'une demi-douzaine de camarades, [qui] entouraient une table où gisaient, vides, bon nombre de cartouches de vin... » (190-191). Encore une fois, un hôte apprit à connaître les libérateurs : « Nous laissâmes donc notre hôte reposer en paix sur la table encombrée de cartouches vides, et nous nous retirâmes discrètement, en lui souhaitant de faire des rêves d'or. Buies ne put s'empêcher de fredonner ces paroles sur un air connu : 'Si tu vois mon argent, ce sera dans un rêve ; / Aubergiste, ferme les yeux' » (193).

Au quai de Messine, d'autres explosions se font entendre. De Fonvielle voit le yacht-goélette, l'*Emma*, d'Alexandre Dumas, celui « qui devait nous faire passer tous à la postérité, Garibaldi et garibaldiens²¹ ». Un bruit sec sort du bateau :

Ce bruit bien connu, je l'avais entendu il n'y avait pas bien longtemps encore... Ce n'était pas celui du canon de Melazzo, ni même de la fusillade de Corréolo. Non ! Dans les flancs de la gracieuse goélette, il se livrait une bataille acharnée, mais heureusement après laquelle on ne devait ramasser ni morts ni blessés ; de joyeux convives combattaient au champagne, dont les bouteilles impatientes envoyaient dans les airs leurs importuns bouchons (194-195).

Aux environs de Messine, les trois comparses réussissent à distraire une vieille fermière, à lui chiper un poulet de la basse-cour qu'ils mettent dans leur marmite le soir même (198-200).

Toute occasion, tout appel des sens créent des larrons :

Une après-dinée, je suivais mélancoliquement Buies, qui, selon son habitude, sortant le nez au vent, cherchait à saisir au passage la fugitive odeur de quelque cuisine où il pût avoir la chance de remplir son estomac, qui criait sans cesse famine depuis que nous étions campés au Phare. Nous nous arrêtàmes subitement tous les deux, car des voix françaises chantaient à tue-tête le refrain si connu d'une chanson de Pierre Dupont : 'Que le canon se taise ou gronde / Buvons à l'indépendance du monde'. Bravo, dit Buies en franchissant avec empressement le seuil de la maison d'où sortaient ces accents bruyants. Bravo ! Bravissimo ! Buvons tant que vous voudrez, les amis ! Nous sommes des vôtres, car il fait joliment chaud aujourd'hui !

La « chasse » de la veille avait été bonne : un jeune cochon que les ripailleurs dévorent. « Des cartouches de vin circulaient, et Buies s'y abreuva largement, amoureusement ». La scène est typique d'une certaine peinture de mœurs :

Les costumes de nos gais compagnons présentaient l'échantillon le plus pittoresque de la désinvolture militaire. Les larges culottes, les vestes ouvertes, les chachias rouges, à glands bleus des zouaves recouvraient la plupart d'entre eux. Plusieurs portaient de grands chapeaux de paille plus ou moins défoncés, ornés d'une infinité de plumes, dépouilles d'infortunés volatiles, victimes d'anciens crimes aussitôt oubliés que commis ; d'autres étaient coiffés plus modestement de simples mouchoirs. Des pistolets, des baïonnettes, des sabres, des coutelas, surgissaient de toutes les poches, des plis de toutes les ceintures, ce qui ne contribuait pas peu à donner à ce groupe une allure singulièrement martiale (218-219).

21. Alexandre Dumas, qui est sur place et qui rencontre Garibaldi, décrira la bataille de Milazzo et la prise de Messine dans *Les garibaldiens*, Paris, Éditions l'Inventaire, 1994, p. 71-82.

Revenant parfois bredouille de « la chasse », Buies n'a d'autres ressources que la plage d'une baie du détroit de Messine :

Nous n'avions que la ressource peu substantielle de nous jeter à la mer où nous prenions force bains, et le soir de nous allonger sur le sable du rivage où le matin au réveil nous nous trouvions trempés par la rosée et le brouillard. Alors nous appelions de tous nos vœux le soleil pour nous réchauffer ; mais à peine l'astre tant désiré paraissait-il, que nous regrettions amèrement les ombres humides de la nuit (201-203).

Ce sont ces récits de ripailles qui dominent les souvenirs de Fonvielle. Ils croisent d'autres scènes qui donnent raison aux bonnes gens de craindre les garibaldiens et les libéraux anticléricaux. Les armées d'occupation ou de libération ne s'encombrent pas de transformer en casernes les églises et les couvents des lieux de leur passage, comme à Palerme (43). Certains « soldats » comme Buies fuient tout autant l'eau que les curés ; confondant un café avec une boutique où il n'y a que de l'eau et où un curé leur avait offert une consommation, Buies, rapporte de Fonvielle, « se leva avec indignation, et nous nous éloignâmes en toute hâte de ces membres des sociétés de tempérance » (43). Boulimiques, les deux comparses croquent du curé :

Il y avait des prêtres moins belliqueux, mais probablement aussi passionnés que les autres. On les voyait donnant le bras à de fort jolies religieuses, ou escortant des confréries entières de jeunes et gracieuses nonnes qui, sous leurs mantilles de dentelle noire, savaient fort bien décocher une œillade quand elles croyaient ne pas être observées par leurs jeunes mentors tonsurés, veillant sur elle avec une jalouse sollicitude.

Cette scène digne de Thélème avait fait dire au camarade Buies : « Si je n'étais pas soldat de Garibaldi, je voudrais être prêtre de Palerme » (56).

« Le jour de gloire est arrivé ! »

Mais la vie militaire n'est pas que ripailles de macaroni, de Marsala, de cartouches de vins, de plages et de belles Siciliennes. L'indiscipliné Buies ne prise guère d'être consigné : la ville de Bagaria avait pris « un aspect de gaieté et d'entrain qui n'avait rien de martial, quoique nos volontaires remplissent toutes les rues. Les boutiques s'ouvraient, mieux garnies que d'ordinaire, car voyant qu'on payait bien, les habitants étalaient leurs provisions et les vendaient patriotiquement aussi cher que possible ». De Fonvielle y rencontre Buies,

l'œil hagard, la figure décomposée, courant la baïonnette à la main, comme un homme qui vient de faire un mauvais coup. Je déserte ! Me dit-il avec un accent févreux, il a plu à mon capitaine de consigner toute la compagnie sous je ne sais

quel absurde prétexte. Ma foi, la fureur m'a saisi et je suis sorti du casernement en le bousculant, lui et la sentinelle qui cherchait à me barrer le passage (67).

Il faut, ce jour-là, passer aux choses sérieuses. De Fonvielle se fait entremetteur pour que Buies puisse changer d'unité. Les pourparlers se tiennent pendant que Buies déguste du Marsala « à petits coups, en faisant claquer sa langue contre son palais [...] ». Un ami de Fonvielle, le capitaine Butera, veut bien l'accepter dans son unité, mais il trouve grave d'avoir forcé une consigne. Il cède, mais en appelant dorénavant à la prudence :

Vous pouvez y compter mon colonel, cria Buies, heureux de voir arranger ses affaires, et légèrement ému par le marsala. Je ne connais plus que la discipline ! Rien que la discipline ! Et le marsala ! Ajoutais-je en riant et en le regardant égoutter dans son verre le flacon qu'il avait desséché.

Les deux compères passent donc de Bagaria à Termini, Buies tout heureux « d'être débarrassé de son tyran [et marchant] d'un pas relevé et joyeux » (70-71).

Le 14 juillet, le régiment de Buies se trouve à Méri, à deux milles de la forteresse de Milazzo où se trouve l'armée royale. Là, le casernement est dans un vieux moulin et non dans une église. Le régiment est toujours en alerte, en raison des sentinelles ennemies : « Toutes les nuits le clairon retentissait, les cloches sonnaient ; il fallait se lever à la hâte, saisir le fusil à côté duquel on dormait, et courir se ranger en bataille dans la grande rue » (102). Alors, quelque 1500 volontaires inexpérimentés, sans artillerie, pourvus sinon de deux vieux canons, « joujoux de carton », découvrent qu'ils n'ont que les moyens d'être sur la défensive (103).

Le 15 juillet 1860 est le jour « J » pour Buies. Les volontaires de son régiment sortent de Méri, s'embusquent dans un torrent à sec et attendent les Napolitains sortis de Milazzo auxquels se joignent d'autres royaux venus de Messine. De Fonvielle note que c'est la « première fois que l'on se trouve à pareille fête ». Pas de chance. Dans cette Sicile au ciel bleu un orage se forme et l'eau tombe en trombe : « Dans ce lit, peu d'instants auparavant à sec, où notre cuisine se faisait sans encombre, l'eau bondissait maintenant avec une force et une rage incroyables, entraînant tout avec elle. Nos marmites furent inondées, renversées ; notre dîner s'en alla à la dérive, tandis que nous, impuissants à conjurer ce malheur, nous contemplions avec désespoir la déroute de nos marmitons ». On fit sonner la retraite et, raconte le mémorialiste, « nous nous repliâmes en désordre sur Méri, où nous arrivâmes dans un état pitoyable, mouillés jusqu'aux os, couverts de sable et de boue : nous n'avions plus forme humaine » (104-105).

La gloire de Buies pourrait venir d'un autre moment où Allègre annonce à de Fonvielle : « Buies est tué, je l'ai vu tomber au moment de la première

décharge ». Mais après un moment, de Fonvielle aperçoit Buies « en chair et en os, parfaitement vivant et faisant bravement son devoir. Je cours embrasser ce revenant, qui était bien tombé effectivement dans la mêlée, mais qui n'avait éprouvé aucun mal » (138-141).

Garibaldi a franchi le détroit de Messine le 19 août et est entré en Calabre (221) lorsque Buies, à Naples où Garibaldi arrive le 7 septembre, déserte cette fois pour de bon, le 14 septembre 1860. Il aura été cinq mois avec « les Mille » de Garibaldi, de mai à septembre 1860²².

De Paris à l'Institut canadien de Montréal

Au début d'octobre 1860, le libraire Jouby apprend le retour de l'enfant prodigue et informe l'abbé Hamel que « notre Garibaldien est de retour » et qu'il « n'avait plus rien que la chemise rouge du costume garibaldien, enfin une misère à faire frémir²³ ». L'absence de moyens, un troisième échec au baccalauréat en septembre 1861 et un quatrième en novembre le décident à rentrer au pays en janvier 1862.

Il semble bien qu'il ait eu, alors, à faire comprendre aux siens les paramètres de ses choix de vie. De Kamouraska, il écrit à son cousin U.-J. Tessier : « Il ne faut pas faire le bien pour en inspirer le dégoût, et je ne suis pas prêt à lécher la main qui me donne du pain tandis que l'autre cache le poison » ; il entend bien n'accepter aucune censure : « je ne veux pas livrer mes ailes au ciseau ébréché que tiennent de vieilles mains impuissantes²⁴ ». Il ne peut craindre ces « ciseaux » à l'Institut canadien de Montréal dont il devient membre.

Dans la voix officieuse de l'Institut, *Le Pays*, il situe le combat de Garibaldi, entendant bien défendre son entreprise contre ceux qui le qualifient d'utopiste. Buies place Garibaldi dans son siècle, celui des empires et des révolutions : « Dans l'empire étaient les tyrannies, les misères, les abjections jetées pêle-mêle et face à face avec les immenses splendeurs de la gloire et des conquêtes » tandis que dans les révolutions, ils « y avait l'enfantement douloureux et fécond de la liberté, de la pensée qui devait refaire le monde, il y avait la promesse du bonheur au sein de la souffrance, les joies de l'avenir aperçues à travers les sueurs et les larmes du présent ». Le droit des nations remplaçait alors « ce que l'ambition, l'orgueil et la tyrannie avaient appelé le droit divin ». Ces changements s'étaient opérés dans

22. Sur « les Mille » : www.cronologia.it/storia/biografie/garibal4.htm

23. JOUBY à T.-É. Hamel, 8 octobre 1860, [*Correspondance*], p. 63.

24. A. BUIES à U.-J. Tessier, 11 août 1862, *ibidem*, p. 73-74.

des laps de temps de plus en plus courts, vus de son point de vue de 1862 : « Le christianisme avait mis cinq siècles pour s'établir parmi les hommes, les rois en avaient mis douze à se faire appeler des dieux, la révolution avait mis quatre ans à faire naître les peuples et à changer la face du monde ».

C'est alors, après la chute de l'Empereur par excellence, Napoléon, que des nations s'étaient éveillés en 1830, puis en 1848 : la Grèce, l'Italie, l'Irlande, la Pologne, la Hongrie. Depuis 1848, Garibaldi avait formé le projet d'une « Italie-Unie » et après avoir transformé en réalité « l'utopie » de l'aventure de la Sicile et de Naples. Il avait été fait prisonnier par le roi Victor-Emmanuel qui se demande dorénavant ce qu'il va faire de lui alors « que l'Italie se demande ce qu'elle peut faire sans lui ». Quant à Garibaldi, « il ne demande qu'une chose sur son lit de douleur comme au milieu de ses soldats, c'est Rome, Rome toujours ».

L'homme qui incarne son époque personnifie la cause italienne qui n'est pas « une cause de parti, mais une question de nationalité », une cause qui porte « une seule espérance, un seul vœu, un même dévouement ». Et rien « ne peut plus arrêter les utopistes comme Garibaldi qui ne sont pas seulement des combattants, mais les prophètes et les générateurs de l'avenir ».

Buiés évoque sobrement tous ces utopistes qu'il a vus et connus en Sicile, en particulier « un bataillon formé d'étudiants et de commis milanais » qui le soir, après les fatigues de la marche, discutaient de philosophie et de droit. Le nouvel arrivé parmi les libéraux radicaux de Montréal conclut son article par ce propos : « L'utopie d'aujourd'hui est la vérité de demain²⁵ ».

Conclusion

Ce sont trois filiations – familiale, parisienne et garibaldienne – qui servent à comprendre la formation d'un « Rouge », d'un contestataire des autorités de l'époque, que celles-ci aient été parentale, militaire ou cléricale.

Il semble bien que Buiés ait emporté dans sa tombe le mystère de son rapport à son père. La mention répétée dans la correspondance privée de « raisons secrètes » et « d'histoire intime » suffit à éveiller la curiosité sans la satisfaire. L'hypothèse la plus vraisemblable conduit à la mère de Buiés, à sa mort alors qu'il n'a que deux ans. Cette mère aurait-elle été placée par son mari dans une situation devenue insupportable : abandon des siens, de ses enfants au profit d'une décision du mari d'accepter un poste dans une autre colonie britannique ? Est-elle morte en Guyanne britannique de dépression nerveuse, de typhoïde ou « autrement » ?

25. Texte dans *Le Pays*, 21 et 31 octobre 1862.

Chose certaine, Buies en veut à son père après son bref séjour auprès de lui en 1856, à seize ans. Il affiche un double « non » à la manière de son père de vouloir continuer à être toujours responsable de lui : le choix de Paris de Buies est un double « non » : non à son père, à quelque réconciliation après ce qu'il aurait appris, puis non à Trinity, à l'éducation catholique en anglais. Si l'on ajoute à ce déni de l'autorité paternelle celui des « maîtres » des trois collèges où Buies passe et du lycée où il connaît des échecs, le futur libéral radical connaît tôt l'opposition aux autorités qui se fauflent, qui déçoivent ou qui oppressent.

En optant pour la filiation parisienne, Buies doit payer le prix de ce choix. Son souci de la langue vient de sa vie à Paris et de ses études ; il s'en explique à sa sœur Victoria²⁶. Mais la teneur de cette expérience parisienne est tôt et bien perçue par les abbés Hamel et Casault et par Jouby : avec ou sans titre, il reviendra de ce « lieu de perdition » pour être « le malheur du Canada » et y diffuser des idées perverses, nommément l'anticléricalisme.

Une certaine bohème domine la vie sicilienne et la filiation garibaldienne. Mais il y avait un choix au départ, celui de joindre l'aventure de ceux qui entendaient faire l'unification de l'Italie contre les empires qui l'avaient démembrée. Buies ripaille, mais il se bat aussi, une fois ou deux, à la manière de tous ces autres volontaires romantiques, aventureux et séduisants auxquels l'opéra italien donne alors ses lettres de noblesse et dont de Fonvielle ne manque pas, pour son récit, d'accentuer les traits.

C'est cet homme de 22 ans qui revient à Montréal en 1862, cet homme « livré à lui-même » depuis sa naissance, renvoyé de ses grand-tantes à son père puis à Dublin, qui a bourlingué sous « un soleil voilé » et qui annonce d'entrée de jeu qu'aucune censure ne viendra lui couper les ailes. C'est cet homme qui rend compte dans *Le Pays* de son expérience garibaldienne et qui donnera ses lettres de créance à la chronique. Il débarque alors dans un Bas-Canada où les libéraux de *L'Avenir* et du nouvel Institut Canadien (1844) ont défendu bec et ongles leurs collègues italiens en 1848. Il arrive bien préparé à pourfendre les

26. « J'ai une peine infinie à écrire le français correctement, non seulement à cause de mes mauvaises habitudes prises au Canada, mais parce que je n'ai pas bien le génie de la langue. Nous n'avons pas chez nous de langue maternelle. Nous savons un jargon de langue ». Sensible au rapport entre la langue et la culture, il ajoute : « Les peuples des États-Unis ont bien une langue maternelle et cette langue c'est l'anglais, mais l'anglais avec une physiologie différente de celle qui le caractérise en Angleterre. Franklin, Cooper, Stowe n'ont pas emprunté à une langue étrangère ce qu'ils ont écrit : ils ont cherché dans leur nature, dans l'atmosphère qui les entoure le langage qu'ils devaient parler », A. BUIES à Victoria, 29 avril 1858, *ibid.*, p. 46-48.

zouaves canadiens-français dont le premier contingent partira de Montréal en février 1868²⁷.

C'est cet homme que Claude-Henri Grignon mettra en scène dans « Les belles histoires des pays d'en haut » sous la figure fort bien choisie de Paul Dupuis²⁸.

Un rare cas de disponibilité de documentation – un récit d'aventure par un alter ego et une correspondance lacunaire, mais riche pour comprendre le moment retenu – offre à l'historien des idées l'occasion de faire aussi l'histoire d'une sensibilité. On aurait certes apprécié connaître davantage les « raisons secrètes » évoquées, la vie parisienne de Buies, l'enseignement qu'il y reçoit, les lectures qu'il y fait, mais la connaissance de « l'outillage mental » qui permettrait dans l'esprit de Lucien Febvre de faire une histoire des mentalités a le plus souvent des limites plus ou moins prometteuses.

Parce qu'il est une forme d'affirmation contre une majorité idéologique alors en processus de domination, le libéralisme radical ou le rougisme – le rouge des chemises garibaldiennes, précisément – invite à comprendre les ressorts d'une *individualité* forte, que ce soit celle de Buies, de Papineau, de Dessaulles, de Joseph Doutre, de Godefroy Langlois ou de Raoul Dandurand. Il devient alors plus impérieux de comprendre pourquoi et comment des individus décident de se tenir debout, se tiennent debout contre les vents de l'adversité.

Hélène Lacombe

27. Outre l'étude de RENÉ HARDY, *Les zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIX^e siècle*, Montréal, Boréal Express, 1980, ROBERT MELANÇON, « Cinq cent cinq zouaves et une chemise rouge. Sur l'image du *Risorgimento* au Canada français au XIX^e siècle », dans CARLA FRATTA et ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE, *Italie imaginaires du Québec*, Montréal, Fides, 2003, p. 17-42.

28. JONATHAN LIVERNOIS, « Le pouvoir démiurgique d'un critique : Arthur Buies, personnage de Claude-Henri Grignon », analyse présentée au colloque *La critique littéraire et ses œuvres*, CRILCQ/Université de Montréal, 5 mars 2010, [à paraître].